



LA HONTE SE VIT SEULE DE ZEHIRA HOUFANI-BERFAS

Les mondes de l'incommunicabilité

Dans ce roman dense, sombre mais ponctué de quelques échappées de lumière, Zehira Houfani-Berfas peint le tableau peu reluisant de la condition féminine en Algérie. Et cela atteint parfois la tragédie.

Au point que nombre de femmes se résolvent à disparaître dans la duplicité, l'aviilissement, ou encore dans la fuite et l'exil. Le roman s'ouvre sur une impression d'orage qui se prépare. Atmosphère âpre, tendue, inquiétante : «À chaque fois qu'elle arrive devant l'immeuble où elle habite, l'angoisse la tenaille.

Son souffle se bloque. Le vacarme montant des battements de son cœur menace tout son être d'éclatement. L'espace de quelques secondes. Le temps d'une peur. Le temps d'une rage. Le temps d'une mort. Et, à chaque fois, son regard balaie les environs...» Selma, 21 ans, a un air de bête traquée. La peur, cette chose effroyable ! Mais pourquoi éprouve-t-elle cette sensation atroce ? La jeune étudiante habite à Mohammadia, dans la banlieue est d'Alger. Une bien triste perspective s'offre déjà devant les yeux : une cité-dortoir sans personnalité et sans âme, un décor de décrépitude baignant dans une atmosphère «de résignation et d'indifférence». C'est dans cet endroit que Selma et les siens (en plus du père et de la mère, «la famille Benzoune compte deux filles et trois garçons, dont Adel, l'aîné, qui a 4 ans de plus que Selma») «cohabitaient dans un espace où l'intimité était quasiment exclue». Les temps sont durs pour cette famille rassemblée dans un F3. «Et encore, le pire restait à venir avec le mariage d'Adel». L'aîné a la chance de travailler, un emploi — «qui plus est dans une entreprise publique» — obtenu «grâce à des «relations» de son père». Monsieur Benzoune fait partie «de ce qui était naguère la classe moyenne du pays, désormais pulvérisée par la débâcle économique et la guerre civile». L'histoire

de Selma, le personnage principal, démarre à partir de ce cadre contraignant, hostile et lourd de menaces. «Nous sommes en l'an 2001 et le pays commençait à peine à sortir du cauchemar de la guerre civile, cette décennie noire des années 1990, qui porte la désignation officielle de «La tragédie nationale». Une période de violence chaotique de laquelle avait émergé cette société éclatée, aux valeurs saccagées, sans repères...»

La société vit une difficile métamorphose et, dans le chapitre d'ouverture, le roman pose tout de suite, avec acuité, certaines problématiques : les maux qui gangrènent le pays ; l'avenir inquiétant d'une jeunesse frustrée, désœuvrée, désabusée et qui se cherche des échappatoires ; la violence multiforme, insidieuse ou brutale exercée en permanence contre l'intégrité physique et morale de la femme ; la tristesse et la violence d'un quotidien médiocre, etc. Usant d'une écriture journalistique (ou fonctionnelle) qui ne s'encombre pas de nuance et qui ne s'aventure que trop peu dans l'imaginaire, l'auteure dénonce, dans ce premier chapitre, les tares sociétales post-décennie noire. La sémantique lexicale, elle, peut éclairer le lecteur sur les opinions politiques de l'écrivaine. «Du respect, de la dignité, de la fraternité, tout avait été gommé par l'indigence ambiante. Comme si un tsunami avait surpris le pays et emporté tout ce qui faisait la fierté de ses habitants. Certains n'hésitaient pas à parler de malédiction pour expliquer l'ampleur de la déliquescence qui sévissait dans le pays quand d'autres parlaient tout simplement des ravages de la dictature.

Mais peu de gens parvenaient à caresser encore l'espoir d'un



meilleur avenir», écrit l'auteure. C'est dire combien *La honte se vit seule* est d'abord un roman réaliste, avec des événements ancrés dans un contexte historique, social, politique très précis. À travers l'histoire de Selma, le lecteur peut aussi comprendre que Zehira Houfani-Berfas connaît parfaitement les milieux décrits, que ce soit en Algérie ou au Canada. Son roman a donc valeur de témoignage, de mise à nu, voire de démythification et de dévoilement.

Mais revenons à la trame du récit, à l'intrigue qui s'élabore... Selma attend une lettre «d'un fiancé parti au loin, comme tant d'autres, en quête d'un meilleur avenir pour leur couple, avait-il promis. Il y a près de trois ans de cela». Mourad, jeune médecin fraîchement diplômé, avait d'abord tenté sa chance en France. Mais sa situation précaire l'a contraint à poursuivre l'aventure dans un pays plus lointain, sous un ciel plus clément, semble-t-il. Cette lettre du Canada, elle l'attend depuis près d'un mois. Elle l'a enfin entre les mains.

Hélas, avec «la rengaine habituelle» qui, aujourd'hui, l'enrage. «Dès que j'aurais régularisé mes papiers...», promet-il, elle pourrait enfin le rejoindre. Selma a le sentiment d'un réveil funeste. L'orage des passions contrariées risque de dissiper ses rêves et ses espoirs. Présentement, la jeune femme vit un drame, une profonde détresse l'accable. Ah ! cette sensation affreuse de solitude, d'impuissance et d'étouffement. Un terrible secret lui pèse et elle a grand besoin de se confier à Radia, sa meilleure amie, elle aussi étudiante... Et c'est ainsi que, dès l'entame du deuxième chapitre, l'auteure crée une série d'événements pour mieux construire l'intrigue du roman. Autour de situations conflictuelles, de mises en danger, de scènes parfois violentes, de rebondissements imprévus et de crises morales. Nous sommes enfin dans l'écriture de la transgression, de la vérité mise à nu par la littérature (et un peu moins par une vision manichéenne). Ce jour-là, un mercredi où «le soleil de mars ne parvenait pas à percer les épais nuages qui cou-

vraient Alger», Selma «avait résolu de parler à son amie Radia et elle avait hâte d'en finir». Le sentiment pénible de son déshonneur, de son humiliation, de son indignité, elle ne pouvait plus le vivre seule.

Et là, la solidarité qui se manifeste souvent entre les femmes peut redonner des couleurs à une vie dévastée par un drame contenu au plus profond d'un être. En même temps qu'il découvre «la honte» de Selma et les circonstances des violences subies, le lecteur apprend à connaître le secret des cœurs et des consciences, et que les deux jeunes filles dévoilent à mesure que se déroulent les scènes en mouvement. Les deux personnages féminins ont une face cachée. Le lecteur va aller de surprise en surprise, avec la révélation de choses masquées par le voile des apparences. Du vrai théâtre, celui humain, se joue à travers cette peinture de mœurs et de caractères. Par exemple, Selma qui enlève le foulard lui couvrant la tête. Mais juste le temps d'un cours de théâtre, chaque mercredi après-midi. «L'accommodement semblait parfait», sauf que «survient alors le mercredi obscur». La descente aux enfers allait commencer ce jour-là. Pour elle, «c'était la fin d'une époque aux mille petites et douces promesses». Et voilà que, aidée par Radia, son amie et confidente, la jeune femme a pu porter un coup fatal au monstre qui la terrorisait. Cet autre «lourd secret, que les deux jeunes femmes partageaient désormais les avait soudées l'une à l'autre». Les deux amies semblaient vivre dans deux mondes différents : «Contrairement à Selma, Radia menait une vie libre de toute autorité.» Elle s'était juré de «revenir à Mostaganem, riche et diplômée et ouvrir le plus grand salon d'esthétique de la ville». Sa façon à elle de prendre sa revanche sur le sort. La fin justifiant les moyens, «Radia entretenait une liaison avec un homme d'affaires fortuné, de trois fois son âge, qui la couvrait de cadeaux et gonflait son compte bancaire». Selma s'interdisait de blâmer son amie, d'autant que la société qui l'étouffait «par trop de contradictions et de mensonges» ne lui pardonnerait jamais l'autre interdit qu'elle avait transgressé avec Mourad, son fiancé, avant son départ.

L'histoire se corse avec l'intrusion de Farid dans la vie de Radia, visiblement sous le charme du jeune homme, et avec la décision prise par Selma d'aller rejoindre Mourad à Montréal (où Radia a une tante). Pour son projet, Selma doit vendre ses bijoux. Ensuite l'argent est remis à Farid, censé avoir trouvé «la personne qui fournira le visa pour la France». Hélas ! Le jeune homme a acheté son propre visa avec l'argent de Selma. Pourtant, ce n'est que partie remise... Radia sait se montrer généreuse et fidèle en amitié : elle offre à Selma la somme requise.

Reste à régler le problème du visa. Pour cela, un rendez-vous «galant» est organisé dans l'appartement de Kader (ou de Radia, c'est selon). «Se donner à un homme» en échange du précieux sésame... Mais Selma n'avait pas d'autre choix. En ces pénibles instants de souffrance morale intolérable, la jeune femme va cependant vivre un dénouement inattendu : le prédateur a eu un geste de grand seigneur, il a traité Selma en être humain. Pourquoi ? Elle le découvrira plus tard. En tout cas, elle se sentait légère comme un papillon. «Deux mois plus tard», est-il écrit en italiques à l'ouverture du quatorzième chapitre (le seul titre sur les 25 chapitres du livre). Le lecteur est aussitôt débarqué sans crier gare, mais en douceur, sur l'aéroport de Dorval. Car «arriver à Montréal au début de l'été (...), c'est atterrir à coup sûr dans un coin de paradis». Dans cette partie du roman, le changement est pourtant radical. Selma apprend à découvrir un autre monde, une autre culture, d'autres mœurs et comportements, des rapports sociaux différents. «Ici, tu fais ce que tu veux de ta vie, ça ne regarde personne», lui a assuré la tante de Radia, son premier point de chute. Nora Majdoub vit librement et a changé son nom (pour celui de Lise Dubois) pour faciliter son intégration. Selma fait ses premiers pas à Montréal, certes timidement, aidée en cela par une solidarité féminine bien réelle. Entre autres, elle apprend que «beaucoup de familles (maghrébines) finissent par éclater au contact de la culture locale. La raison principale avancée est liée à la liberté des femmes qui est, ici, sans compromis». Et Mourad dans tout ça ? Elle finit par le retrouver, lui «l'artisan de son malheur». Le choc, terrible, finit par provoquer la salutaire prise de conscience chez Selma d'une nécessaire reconstruction de soi. Elle a désormais suffisamment d'énergie «pour renaître et forcer le destin d'être de son côté». Elle veut se projeter dans l'avenir, étant capable de prendre sa vie en main. La quête ontologique passe par l'exil dans une terre lointaine. C'est peut-être le prix à payer pour ces femmes qui ne veulent plus être les victimes de la tradition, des tabous et des mentalités rétrogrades. Elles ont osé prendre à bras-le-corps leur destin, mais n'ayant d'autre choix que de se reconstruire ailleurs. *La honte se vit seule* (le titre est aussi une métaphore de la condition de la femme en Algérie) est un roman agréable à lire et qui communique beaucoup d'émotion au lecteur. Ce texte dense, puissant, est une radioscopie sans fards de la société en même temps qu'une autoscopie par laquelle on peut se voir soi-même.

Hocine Tamou

Zehira Houfani-Berfas *La honte se vit seule*, éditions Frantz-Fanon 2016, 208 pages, 650 DA.

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Howlin'Wolf

Par Kader Bakou

Dans sa chanson blues *It's so Hard* de l'album *Imagine*, John Lennon chante d'une manière inhabituelle, avec une voix rauque, très différente de celle qu'on lui connaît.

Cette manière de chanter est en réalité celle du bluesman américain Howlin' Wolf. Chester Arthur Burnett, plus connu sous le surnom de Howlin' Wolf (le loup hurlant) est né le 10 juin 1910 à White Station, près de West Point, dans le Mississippi, et mort le 10 janvier 1976 à Hines, dans l'Illinois. Outre sa voix rauque, Wolf se distinguait aussi par ses «hurlements» de loup dans certaines de ses chansons, comme *Smokestack Lightnin'* de l'album *Moanin' in the moonlight* (gémissements au clair de lune), illustré par un loup qui hurle sous une pleine lune.

On aurait bien voulu entendre Lennon chanter plus souvent comme Wolf.

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

MUSÉE PUBLIC NATIONAL DU BARDO (RUE FRANKLIN-ROOSEVELT, ALGER)
Jusqu'au 22 mai : L'ambassade du Royaume des Pays-Bas en Algérie organise l'exposition de photographie «Culture assaillie», illustrant l'état des lieux, des monuments, sites et manuscrits ayant une valeur patrimoniale mondiale, qui se trouvaient dans le passé et qui se trouvent toujours en danger à cause des conflits.
SALLE AHMED-BEY (CONSTANTINE)
Jusqu'au 30 avril : Film *La La Lande* de Damien Chazelle (USA). Avec Ryan Gosling, Emma Stone, John Legend. Séances : 14h, 17h et 20h.

GALERIE MOHAMMED-RACIM (5, AVENUE PASTEUR, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 11 mai : Exposition de l'artiste peintre Nouredine Chegrane.
SALLE OMNISPORTS DE STAOUËLI (ALGER)
Vendredi 28 avril à 19h : Concert dans le cadre de la campagne de sensibilisation «Samaâ Sawtek», animé par plusieurs artistes dont Kader Japonais et le groupe Freeklane.
SALLE ALI-MAËCHI DE LA SAFEX (PINS-MARITIMES, ALGER)
Jusqu'au 27 avril : 5^e édition du Festival Archi'terre, le Festival culturel international de promotion des architectures de terre.
BASILIQUE DE NOTRE-DAME

D'AFRIQUE (BOLOGHINE, ALGER)
Samedi 29 avril à partir de 11h : 2^e édition de la Journée mariale islamochrétienne, sur le thème «Ecologie et spiritualité».
A 11h : Table ronde avec, entre autres, D' Djelloul Seddiki, de l'Institut de formation des imams (Paris), conférence du D' Afou Chantal Bengaly sur «Laudato Si» (Mali), de M^{me} Khalida Bousdira et M. Aoumeur Bakelli sur «L'Homme et le Sahara» (Ghardaïa), D' Dinesh Suna du Réseau œcuménique de l'eau (Conseil mondial des églises, Suisse).
A 13h : Plantation de l'olivier de l'amitié islamochrétienne et couscous marial.
A 16h : Concert d'orgue et de chant lyrique par Estelle Béréau (soprano) et

Christian Bacheley (organiste).
Information et cartes d'accès : www.notre-dame-afrique.orgue/events
MUSÉE PUBLIC NATIONAL DE L'ENLUMINURE, DE LA MINIATURE ET DE LA CALLIGRAPHIE (ALGER)
Jusqu'au 30 mai : Exposition de l'artiste calligraphe Salah El Megbed intitulée «Perles en lettres».
EZZOU'ART GALERIE DU CENTRE COMMERCIAL ET DE LOISIRS DE BAB-EZZOU'ART (ALGER)
Jusqu'au 27 avril : Exposition «Aux temps des tons d'art» de l'artiste peintre Abbou Abdelkader Dadi.
GALERIE DES ATELIERS BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENCE SAHRAOUI, LES DEUX BASSINS, BEN-AKNOUN, ALGER)

Jusqu'au 6 mai : Exposition-vente «Expressions Croisées» de l'artiste plasticien Yacine Aïdoud.
GALERIE D'ARTS ASSELAH (39, RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER)
Jusqu'au 27 avril : Exposition de peinture de l'artiste Fatiha Bisker.
PALAIS MUSTAPHA-PACHA (BASSE-CASBAH, ALGER)
Jusqu'au 28 avril : Exposition de photographies de l'Espagnol Nicolas Müller (1913-2000) sur le patrimoine ibérique.
GALERIE D'ART SIRIUS (BD KRIM-BELKACEM, TÉLEMLY, ALGER)
Jusqu'au 30 avril : Exposition de peinture «Rétroplastie» de l'artiste Valentina Ghanem Pavlovskaya.